FRC 3090.1

Case FRC 4586

L'ASSEMBLÉE NATIONALE VENGÉE,

Ou la Résurrection de l'Empire Français.

PAR M. BESSARD,

Étudiant en Médecine.

Lapis quem reprobaverunt aedificantes, is factus est in caput anguli.

A ANGERS,

DE L'IMPRIMERIE DE MAME.

1790.

THE NEWBERRY LIBRARY

ERRATA.

P. 2. *lig.* 12, que cachoit, *lisez* qui cachoit.
P. 3. *lig.* 22, du siecle dernier, *lisez* du siecle d'or.
P. 5. *lig.* 10, un ministre, *lisez* un ministere.
P. 6. *lig.* 17, ta morale, *lisez* ta doctrine.
P. 14. *lig.* 23, Amant, *lisez* Aman.
P. 19. *lig.* 11, & soutenue, *lisez* soutenue.
P. 23, *lig.* 13, peut-être les nôtres, *lisez* les nôtres.
P. 33. *lig.* 20, parmi ses sujets, *lisez* au milieu de ses sujets.
P. 34. *lig.* 26, gémira, *lisez* vomira.
P. 35. *lig.* 14, les aveugler, *lisez* nous aveugler.

L'ASSEMBLÉE NATIONALE VENGÉE.

LA nature offre à nos yeux un spectacle sans cesse renaissant de vicissitudes et de phénomenes. Mille causes physiques et morales concourent ensemble ou séparément à varier la face de l'univers. Chaque siecle voit éclore un nouvel ordre de chose ; les événemens les moins prévus se réalisent, tandis que les projets les mieux concertés s'évanouissent, les empires succedent aux empires : la tyrannie s'éleve sur les débris de la liberté, la liberté sur les débris de la tyrannie. Les peuples passent successivement de la lumiere aux ténebres, des ténebres à la lumiere. L'abus des conquêtes, le luxe, l'excès des richesses, la dépravation des mœurs, de concert avec mille ressorts cachés, éteignent le feu sacré du patriotisme, et engendrent tous les vices. La chaîne qui lie les intérêts particuliers à l'intérêt public se dissout : chaque individu sépare son existence de la masse générale ; le despotisme paroît avec sa tête hideuse ;

son bras se déploie et s'appésantit ; son souffle destructeur met en fuite les arts et les vertus. Les premieres loix de la nature sont méconnues et foulées aux pieds : l'humanité écrasée, avilie sous une verge de fer, gémit et se tait. L'esprit humain enveloppé dans une grossiere atmosphere s'oblitere et s'abrutit. Cette crise violente subsiste jusqu'à ce que le hasard ou le tems n'amene quelque secousse qui produise une salutaire révolution : alors le nuage que cachoit la vérité, se dissipe, la voix de la philosophie se fait entendre ; la raison se réveille et reprend ses droits ; telle qu'une eau trouble et bourbeuse qui dépose après un long repos le limon qu'elle contenoit, l'homme se dégage des préjugés et des ténebres qui l'aveugloient. L'amour de la patrie renaît dans tous les cœurs : il se forme contre l'ennemi de l'état, une ligue soutenue par les fréquens abus d'autorité, et par les fautes inséparables d'un gouvernement qui tend sans cesse vers sa destruction ; la révolte s'annonce par des flots de sang, et le monstre frappé sur son trône vient se briser contre l'étendart de la liberté. Telle a été en général la marche graduelle de tous les peuples qui ont porté et secoué tour-à-tour le joug de la servitude. Le ciel ne destinoit pas la France à de moindres révolutions ; chaque page de ses annales est un monument des différens périodes qu'elle a parcourus avant d'arriver à la création

qui s'opere aujourd'hui dans son sein; libre et indépendante sous ses premiers rois, elle jouissoit du droit de s'assembler au champ de mars, pour délibérer sur les affaires capitales, ce droit lui fut alternativement usurpé et rendu : elle en fut dépouillée dans ces tems d'ignorance et de barbarie, où elle vit passer tous les pouvoirs dans les mains des chefs qui la gouvernoient. Cette nuit obscure où elle étoit plongée fut signalée par quelques éclairs qui laisserent à peine des traces de leur passage. Louis XII lui fit oublier le regne sanguinaire de son prédécesseur. A la voix de François Ier., les lettres se réveillerent et sortirent du cahos, pour y retomber encore pendant les guerres de religion. Les Medicis, en venant d'Italie, apporterent avec elles le germe des arts et des fléaux. Le modele des souverains, Henri IV, essuya les larmes des François, et réalisa les jours fabuleux du siecle dernier. Richelieu, en abaissant les grands, ne fit rien pour le bonheur du peuple. L'âge suivant se fit remarquer à de grands traits; les connoissances de l'esprit humain s'éleverent à un degré qu'elles ne connoissoient point encore. On vit naître cette masse de lumiere dont l'éclat brille encore. Louis XIV étonna l'Europe par l'éclat de ses qualités et de ses défauts; sa vanité lui suscita des guerres ruineuses; il écrasa ses sujets du poids de son orgueil. C'est alors que se forma cette énorme dette dont les

progrès incalculables ont ressuscité les maux qui sortirent de la boîte de Pandore. On s'étonnera toujours que de cette multitude de génies sublimes qui illustrerent le dix-septieme siecle, il ne s'en trouva pas un qui osât réclamer les imprescriptibles droits des nations ; tous s'avilirent par les louanges outrées qu'ils prodiguerent au monarque qui les enchaînoit. Les grands hommes sont comptables à la société de l'emploi de leurs talens ; la nature ne les forme point sans dessein : leur mission est de proclamer la vérité et d'être utiles à leurs semblables. C'est une dette sacrée qu'ils contractent en arrivant à l'existence, et ni les promesses, ni les menaces, ni les faveurs, ni les supplices ne peuvent les en dispenser.

Depuis cette époque jusqu'à nos jours près, les choses ont toujours été de mal en pis. Arrêtons-nous un instant sur ces jours d'opprobre et de désolation, et laissons tomber des pleurs sur le sort de la nature humaine? Il est tems de découvrir la face hideuse du Vautour qui dévoroit nos entrailles ; que le voile se déchire et laisse à découvert les rênes de l'empire confiées à des femmes, parvenues à ce coupable honneur, par le chemin de l'ignominie ; le trône en proie aux manœuvres de l'intrigue et fermé à la vérité, la cour insultant aux calamités publiques, par son luxe et par ses plaisirs, les récompenses et les dignités prostituées à la bassesse, et refusées

au mérite, le trésor royal livré au pillage et aux déprédations de ses administrateurs, les revenus de l'état dévorés par cet essain de pensions motivées sur des causes qui devoient en être l'exclusion, le fisc, cette hidre aux cent têtes, calculant froidement les sueurs et les haillons de la misere, mettant à contribution les premiers besoins de la nature, et vendant aux malheureux le droit de vivre et de respirer, un ministre en délire, distribuant au poids de l'or, les lettres closes, cet instrument infernal des vengeances arbitraires, et trafiquant ainsi de la vie et de la liberté des citoyens français; le fils arraché du sein d'une famille éplorée, pour aller servir une patrie qu'il n'avoit pas, des milliers d'hommes sacrifiés au caprice d'un maître impérieux, le monstre de la féodalité portant par-tout le ravage et le désespoir, des distinctions injustes et antisociales, les communes écrasées sous le fardeau des impôts, avilies par un préjugé barbare, éloignées de tous les emplois honorifiques, et vouées par la naissance, à d'ignobles professions, le puissant échappant à la vengeance des loix et le plebeïen puni sous les plus légers soupçons; les propriétés les plus sacrées devenues la proie d'avides usurpateurs, la bienfaisance exilée de tous les cœurs, et la France n'offrant de toutes parts que des ruines et des lambeaux. La plume se lasse de tracer de pareilles horreurs; l'indifférence elle-même ne peut se défendre d'un

sentiment d'indignation, à la vue de tant d'outrages faits à l'humanité, et le sage seroit tenté de s'écrier avec Brutus, vertu, tu n'es qu'un vain nom ?

Tels sont les fléaux qui pesoient sur nos têtes, et qu'un voile religieux fortifioit encore. Des prêtres aveugles ou trompeurs soutenoient, en abusant de certains passages de la genèse et de saint Paul, que les rois ne tiennent leur couronne que du ciel, que ce n'est qu'à lui seul qu'ils sont comptables de leurs actions, et que nul prétexte ne sauroit légitimer la désobéissance de leurs sujets. C'est ainsi qu'on auroit avili la plus belle de toutes les morales, si elle pouvoit jamais l'être. Sublime auteur de l'évangile, devois-tu penser que ta morale qui prêche par-tout l'égalité, serviroit un jour à consacrer ces effrayantes maximes Par quelle fatalité les choses les plus saintes ont-elles toujours été travesties en monumens scandaleux, et prostituées aux usages les plus criminels ? le sort de tous les cultes seroit-il donc d'éterniser les malheurs de l'univers ? de tous tems la religion a été une arme terrible dans la main des usurpateurs, soit pour affermir ou pour rendre leur empire moins odieux ; ils ont fait descendre leur autorité d'en haut, et n'ont pas craint d'associer ainsi la divinité à leurs attentats. Périsse l'être profâne, qui trompe ses semblables à la faveur d'un nom sacré ! peuples de la terre, renversez l'autel de l'erreur, qui vous retient

dans la captivité ! quel dieu a pu jamais faire un crime aux hommes de se ressaisir des droits qu'il leur avoit donnés ? ah ! si quelqu'un mérite son indignation, c'est le tyran qui opprime, et non pas celui qui détrone son tyran.

Tous ces abus devoient avoir une fin ; le tems marqué pour leur destruction approchoit. Il est un terme où les peuples se lassent du joug, et rougissent de leurs fers. Les françois touchoient à ce terme. De grands écrivains, Montesquieu, J. J. Rousseau, Voltaire et Raynal, préparoient une révolution dans les esprits, et applanissoient la route qu'il falloit tenir, leurs maximes républicaines germoient dans toutes les têtes, l'empire de la raison s'avançoit sur leurs traces : leurs livres ressuscités des cendres de leurs bûchers, étoient des arsenaux ouverts où l'on puisoit sans cesse des armes contre le despotisme. La fermentation gagnoit de proche en proche et devenoit générale. Les droits de l'homme étoient approfondis et connus ; la philosophie, en portant son flambeau sur l'origine de la société, avoit dévoilé les vices de l'administration présente; la dissolution du pacte social n'étoit plus un problême que pour les ignorans ou les pyrrhoniens. On proclamoit par-tout que la chaîne qui lioit les sujets à leurs souverains, étoit rompue, dès-lors que ceux-ci avoient anéanti le contrat sur lequel reposoient leurs droits respectifs.

Le feu couvoit sous la cendre, et n'attendoit qu'une circonstance pour se développer et produire une explosion. Toutes ces forces réunies, trouvoient encore un étaie favorable dans la pénurie du trésor public. Une cabale puissante secondoit les vues sinistres de Calonne. Cet homme ambitieux, après avoir été l'opprobre du parquet de Douai, devoit encore l'être du ministere; sa conduite ne tarda pas à justifier l'attente qu'on en avoit conçue. Les finances allerent en péréclitant entre ses mains, c'étoit le loup devenu berger; vainement, pour couvrir ses déprédations, convoqua-t-il à grands frais cette assemblée de notables dont on est encore à recueillir les fruits. Son projet éprouva le sort qui lui étoit dû. Les remedes qu'il indiquoit furent jugés plus funestes que le mal même; on voulut sonder la plaie, et on n'en trouva pas la profondeur. La confession du *déficit*, circula, l'alarme se répandit parmi les créanciers, le murmure passa de la capitale dans les provinces, et le ministre prévaricateur, chargé de l'exécration publique, courut au sein de l'Angleterre, cacher sa honte et ses forfaits. C'est alors que parut le fameux Duumvirat dont le regne s'annonça par la foudre. Ce monstre se fit un jeu de briser toutes les barrieres, et de violer toutes les loix; il aiguisa ses poignards, et frappa. Ses coups soutenus par la violence des armes, révolterent et n'effrayerent pas; la résistance fut scellée par le sang de plusieurs

sieurs citoyens et *Brienne* et *Lamoignon* succomberent à leur tour. Si les communes semblerent garder une espece de neutralité dans cette lutte ministerielle et parlementaire, ce n'est pas qu'elles approuvassent la législation du 8 mai ; elles y reconnoissoient l'empreinte de l'arbitraire. Mais à quel titre auroient-elles été s'immiscer dans une affaire qui leur étoit absolument étrangere ? que leur importoit de quel côté la victoire se tournât, dès-lors que leur sort n'en pouvoit devenir meilleur ? il alloit donc de leur intérêt, de laisser leurs ennemis s'affoiblir, et se détruire réciproquement.

Ici commence un nouvel ordre de choses. Les destinées de l'empire françois s'élevent et s'agrandissent. L'aurore d'un jour prospere vient embellir la nature. Le desiré des nations, le rédempteur d'Israël est né ; l'erreur s'enfuit ; le regne de l'égalité reparoît : l'homme au niveau de la dignité de son être leve fierement la tête, et ne voit plus que son égal dans celui qu'il encensoit. L'époque des états-généraux est irrévocablement fixée. Aristide rappellé de son honorable exil, reprend le timon du gouvernement : la liberté sort de ses ruines et s'avance à travers les crimes et les écueils qui naissent sous ses pas ; l'espérance et la valeur se rallient autour de son berceau ; déjà la victoire s'est rangée sous ses étendards. Le feu allumé au sein de la Bretagne, se commu-

nique rapidement : toutes les passions se heurtent et s'épurent ; les réclamations s'élevent de toutes parts ; la voix de la justice parvient au pied du trône, et les communes obtiennent une double représentation. Au bruit de ces premiers succès, le parti anti-populaire s'allarme et sonne le tocsin ; on crie au renversement des loix, à la destruction de la monarchie. Le patriotisme est traité de sédition, et les meilleurs citoyens sont dénoncés comme des innovateurs dangereux, comme de nouveaux Cromwels : ces assertions mensongeres sont scandaleusement accueillies par cinq princes du sang : l'aristocratie, fiere de ce renfort, forge ses foudres et les lance sur la tête du ministre des finances. Tel qu'un rocher contre lequel viennent follement se briser les vagues de la mer en furie, tel l'illustre Necker soutient seul les assauts conjurés de la ligue : sa conscience lui sert d'égide contre la tempête. Si la calomnie dénature la pureté de ses intentions, il rentre dans son cœur, et content de lui-même, il regarde en pitié ses ennemis et leur pardonne. Vertu, voilà ton triomphe, et la récompense qui en est inséparable.

L'effet de ces oppositions devoit être celui d'une liqueur spiritueuse qu'on emploie pour éteindre une incendie, et qui lui sert d'aliment : aussi l'ardeur des patriotes, loin de se ralentir, n'en prit-elle qu'un nouvel essor. Avant d'entrer en lice, ils

s'étoient attendus à une résistance opiniâtre et à des combats périlleux; ils savoient que pour recouvrer leurs droits, il falloit les arracher : ils savoient que l'orgueil n'est jamais impunément humilié, que la liberté, une fois qu'on l'a perdue, se réfugie au fond d'un précipice, et que ce n'est qu'au milieu du carnage et des embrâsemens qu'on peut la retrouver encore. Toutes ces considérations mises en parallele avec les horreurs de la servitude, ne les avoient point effrayés. L'exemple de la Suisse et de l'Amérique angloise étoit devant leurs yeux; d'ailleurs, si d'un côté ils avoient à craindre le choc de l'intrigue et de l'autorité réunies; de l'autre, ils comptoient en leur faveur la justice de leur cause, la force & leurs vertus. Les regards de l'Europe attentive à ces grands événemens, soutenoit encore leur courage. Enfin déterminés à tenter les hasards, ils attendoient avec résignation la victoire ou la mort. Lorsqu'un philosophe du paganisme nous a peint le juste aux prises avec l'adversité, comme le plus beau spectacle que la terre pût offrir à la Divinité; il avoit sans doute oublié le peuple opprimé, qui lutte contre ses persécuteurs. Tel étoit l'état des choses à l'arrivée du 27 avril dernier : on ne devoit guere s'attendre à voir au sein de tant de troubles et de dissentions le calme régner dans la salle des états-généraux. A peine les deux partis furent-ils en présence l'un de l'autre,

qu'ils commencerent à se heurter. Si l'on essaya d'abord les voies de conciliation, ce fut pour la forme seulement ; dans le fait, il étoit impossible d'assigner un point de réunion à des intérêts diamétralement opposés. Les Castes privilégiées, résolues de ne pas molir, et retranchées derriere le *veto* qu'elles vouloient introduire, espéroient, à l'aide de ce palladium, anéantir toutes les opérations qui leur porteroient atteinte : pour en imposer davantage, elles avoient mis ce veto sous la sauve-garde du serment ; mais cette ruse ne leur réussit pas ; la chambre des communes, indignée de ces démarches indécentes, se détermine enfin à user de sa puissance ; elle se constitue assemblée nationale et fait des loix. Cet acte de vigueur ne pouvoit manquer d'étonner les aristocrates ; ils dressent aussitôt leurs batteries, et mettent en jeu tous les ressorts détournés de l'intrigue. Le mensonge, sous le masque imposant de la vérité, s'approche humblement du trône, surprend la religion du meilleur des rois, compromet sa dignité dans la séance scandaleuse du 23 juin, et prononce hardiment la cassation des décrets de l'*assemblée nationale*, comme si l'absence de deux petites corporations pouvoit infirmer ces décrets, comme s'il existoit une puissance supérieure à celle de la nation, comme si la liberté ne proscrivoit pas de pareils abus d'autorité ; jamais, peut-être, on n'a vu un contraste

plus frappant que dans cette séance mémorable. Le cœur du petit fils de Henri, mal d'accord avec ses expressions, sembloit se soulever contre les édits qu'on lui avoit dictés : c'étoit le langage de Néron dans la bouche de Titus.

Si la ligue triompha dans cette circonstance, elle n'eut pas long-tems à s'applaudir de ses lauriers. Les représentans des communes déployerent ce courage supérieur aux revers, qui commande à la fortune et qui étonne l'audace elle-même ; ils protesterent contre la violence du tribunal qui les condamnoit, et en démontrerent l'incompétence ; les entraves sous lesquelles on vouloit les enchaîner, tomberent devant leur résistance, et la réunion de tous les ordres s'opéra au grand déplaisir des aristocrates ; mais toutes ces scenes n'étoient que les préliminaires de l'orage qui se formoit. Tandis que, l'assemblée nationale travailloit au bonheur de la France, des lâches conspirateurs travailloient à sa déstruction ; c'est alors que s'enfantoit le plus noir projet qui soit jamais sorti des enfers; le cœur humain n'étoit point encore parvenu à ce période de perversité. Puissent nos arrieres-neveux, pour l'honneur de l'humanité, révoquer en doute l'existence de cet infâme complot! tremblez cependant, malheureux parisiens, tandis que vous dormez sur la foi des sermens, l'ennemi est à vos portes, la flamme est dans vos murs, vous rechauffez dans votre

sein, le serpent qui doit vous piquer. Ces troupes qui vous environnent, ces troupes qui font la base de votre sécurité, ces troupes que vous approvisionnez aux dépens de vos jours, ces troupes ne sont que les servils instrumens de vos ennemis. C'est le cheval des Grecs qui renferme dans ses flancs le carnage et la mort. Ils vous trompent, ceux qui vous disent qu'elles n'ont été introduites que pour veiller à votre conservation. Ils vous trompent, ceux qui vous annoncent la paix et qui vous font un crime de la défiance; ce sont de nouveaux *Sinons*, qui sous le masque de la bienveillance, cachent le mensonge et la perfidie; hatez-vous d'abattre ces monumens de votre ruine, prévenez le danger qui vous menace; le précipice est ouvert sous vos pas. Necker, l'idole des françois, a déjà succombé. Helas! la vertu n'est souvent qu'une arme impuissante contre les efforts des méchants. C'est sur la délation d'un amant, que le supplice de Mardochée est résolu; c'est par les traits de l'envie que Sully se voit enlever l'estime et l'amitié de son maître.

Les auteurs de ces revers sourioient à leur ouvrage. Leurs vœux homicides hâtoient la nuit qui devoit prêter son ombre à leurs forfaits. La tête des victimes étoit déjà marquée, et les bourreaux, le poignard à la main, n'attendoient que l'instant du signal pour frapper. Elle alloit reparoître cette nuit désastreuse, qui imprima une tache ineffaçable sur le

regne de Médicis; on alloit voir l'enfant étouffé dans son berçeau, l'épouse assassinée sur le corps de son époux, le fils expirant aux yeux de sa mere éperdue, le viellard en cheveux blancs, traîné sur la poussiere, la discorde secouant par-tout ses torches incendiaires, l'alarme et l'effroi circulans avec le crime, les temples violés et profanés, la fille pâle et tremblante, se débattant envain entre les bras de son lâche ravisseur, les aziles de la virginité, livrés à la discretion d'une soldatesque insolente. Paris, cette ville célébre, que les arts et vingt siecles ont embélie, Paris alloit offrir le spectacle de Persépolis embrasée, et la flamme eut à peine laissé l'intervalle d'un jour, entre la capitale de l'univers et un monceau de cendre.

Telles étoient les fêtes que des monstres altérés de sang préparoient à l'Europe; les cheveux se hérissent encore à ce souvenir, et l'on croit être transporté sous le regne de Tibere ou de Caligula; mais celui qui tient en main la destinée des empires, en ordonnoit autrement; il avoit proscrit dans sa sagesse et le complot et ses auteurs. (1) Le Laocoon françois, en

(1) M. de Mirabeau. Tout le monde connoît le discours qu'il fit à l'occasion de ces troupes étrangeres : c'est un morceau d'éloquence digne d'être placé à côté des chefs-d'œuvres de Demosthene et de Cicéron.

suspectant la destination des troupes cantonnées autour de Paris, devoit avoir la gloire de sauver éloquemment son pays. Tel Cicéron pressentit la conjuration de Catilina :

A peine cette conjuration est-elle éventée, que les traîtres se déconcertent et se trahissent eux-mêmes : on court aux armes : l'antre de l'arbitraire (1) tombe sous les coups du patriotisme, et expose au grand jour les horreurs qu'il réceloit. Delaunay, Foulon, Flessel et Berthier, abandonnés à la fureur d'une populace sanguinaire, mais juste, subissent le sort d'Achab et de Zésabel : leurs têtes pâles et hideuses, suspendues au bout d'une pique, sont promenées en triomphe, et leurs membres déchirés, souillés dans la fange, deviennent la pâture des animaux. Jettons le voile de l'oubli sur la mémoire de ces coupables infortunés; ils ne sont plus. Que l'ignominie ne s'attache point à leurs cendres. La mort, telle qu'une eau forte, doit enlever les taches de ceux qu'elle frappe. Anathême au vindicatif qui étend sa haine jusqu'au delà du tombeau mais que la foudre écrase un Lambese, un Broglie, et tous les complices de ces êtres vils, qui maintenant errans et fugitifs, portent partout la honte attachée à leur trahison : vainement se retrancheroient-ils sur les ordres prétendus dont ils se disent dépositaires;

(1) La Bastille.

ils les avoient mendiés et surpris, ces ordres, et la preuve du contraire ne les justifieroit pas encore. Nulle puissance, hors la loi, n'a le droit de commander à un citoyen le meurtre du citoyen. Tout ordre qui contrarie la conscience et l'honneur, de quelque lieu qu'il émane, doit être enfreint et exécré ; — mais les vengeances ministérielles, mais le ressentiment du prince. -- Lâche, que viens-tu nous dire? Et ton devoir ne le comptes-tu pour rien? as-tu besoin d'exemples, jettes les yeux (1) sur un vicomte d'Orse et sur un Crillon; ces héros se sont-ils avilis, en se montrant refractaires à la volonté de leurs maîtres ? Si Turenne a souscrit à l'embrasement du Palatinat, apprends que ce n'est pas là le plus beau trait de Turenne. Crois-tu donc payer trop cher le suffrage de ton cœur et celui des races futures par le supplice d'un moment ? La couronne du martyre t'attend ; la patrie est à tes pieds, elle te conjure de l'accepter : pourrois-tu balancer encore ? vas, cours offrir ta tête au glaive du desposte, et désobéis.

Et toi, qui honores le trône, que fai-

(1) Le premier étoit gouverneur de Bayonne, sous Charles IX. Il écrivit à ce prince, qui le pressoit de mettre à mort les Protestans de cette ville : Sire, j'ai communiqué votre lettre à toute la garnison, mais je n'y ai trouvé que des citoyens et pas un bourreau ; le second refusa d'assasiner le duc de Guise, malgré les ordres que Henri III lui avoit signifiés *ad hoc*.

sois-tu, tandis que d'infâmes assassins abusoient de ton nom pour égorger tes sujets? tranquille dans ton palais, tu te repaissois sans doute du spectacle de tes vertus; ta grande ame étoit loin de soupçonner le précipice qu'on creusoit sous tes pas : souffres la vérité, puisque tu es digne de l'entendre. Si le génie qui veille sur la France ne l'eut pas préservée des pieges qui lui étoient tendus, ton regne eût été placé à côté des regnes abhorrés de Charles IX et de Louis XI. La postérité n'épargne point la mémoire des souverains, elle les cite à son tribunal et les juge avec impartialité; la pureté de ton cœur eût vaiment réclamé contre ses arrêts; les ruines de ton empire auroient déposé contre toi, et la divinité seule eût applaudi à tes intentions, parce qu'elle seule les auroit connues : tu gémis maintenant sur nos désastres; ah! renais à la joie, ta bonté les a tous réparés; qu'ils doivent être méprisables à tes yeux, les conseillers perfides qui avoient égaré ta justice; ils te peignoient ton peuple comme l'ennemi de ta couronne, et c'est lui qui t'a servi de rempart contre eux : ils chercheront à te tromper encore; mais gardes-toi de prêter l'oreille à quiconque calomnieroit une nation qui t'adore, et dont le bonheur est inséparable du tien. Que les rois sont malheureux! jouets de l'erreur, ils commettent le crime en croyant sacrifier à l'équité. Il faudroit, pour le bonheur de l'espece

humaine, qu'avec une ame droite ils reçussent du ciel le privilege de ne pouvoir être trompés.

Quand on arrête ses regards sur l'issue des scenes du 15 juillet dernier, on est forcé d'y reconnoître un bras invisible qui fait tourner à l'avantage de l'innocence, les armes qui étoient destinées contre elle. Comment une conspiration, tramée dans l'ombre du mystere, conduite avec tout l'art de la prudence humaine, et soutenue par de nombreuses cohortes de satellites armés; comment, dis-je, a-t-elle pu échouer au moment de son exécution? comment a-t-elle hâté notre régénération en voulant nous anéantir? C'est ainsi que la nature assure sa conservation par ces phénomenes effrayans qui semblent devoir la détruire.

Nous t'admirions alors, éloquent Tollendal; tu paroissois embrasé de l'amour du bien public, quand ton pinceau nous traçoit les vertus du héros (1) que nous pleurions, & que le ciel a enfin rendu à nos vœux. Nous aimions à te compter parmi nos plus zélés défenseurs. Pourquoi tes lauriers se sont-ils changés en cyprès? pourquoi as-tu quitté la carriere où tu étois si glorieusement entré! eh! que t'a fait ta patrie, pour te déclarer contre elle? *Saule, Saule quid me persequeris?*

---

(1) M. Necker.

Tirons le rideau sur le cours des abus qui ont suivi nos victoires. Ces écarts passagers ressemblent aux flots de la mer qui viennent encore après la tempête battre la cîme des rochers, et qui rentrent ensuite paisiblement dans leur lit. Le bien marche rarement seul. Il est difficile qu'un peuple qui sort tout-à-coup de l'esclavage sache appercevoir la ligne de démarcation qui sépare la liberté d'avec la licence. Il est difficile qu'il ne dépasse pas les bornes de la modération, quand il est une fois déchaîné contre ceux qui ont failli l'étouffer. Qui sait si dans de telles circonstances le sage lui-même conserveroit encore le sang-froid de la raison? Mais c'est trop insister sur le tableau de nos revers; oublions-les à la vue de nos lauriers (1). Pourrions-nous connoître d'autres sentimens que celui de la joie, lorsqu'un orage formé pour éloigner Louis l'a irrévocablement fixé parmi nous? Comment d'obscurs folliculaires, stipendiés pour être les échos de l'aristocratie, osent-ils identifier la translation du monarque dans Paris, avec un enlevement simulé et attentatoire à la dignité des Rois? La calomnie ne se lassera-t-elle donc point de distiller son noir poison sur les choses qu'elle devroit respecter? Les intentions les plus pures, les actions les plus innocentes auront-elles donc toujours à ses yeux la teinte des con-

(1) L'affaire du 5 Octobre.

jurations et des forfaits? Est-ce attenter à la dignité des Rois que de les inviter à fuir un lieu consacré au mensonge et à l'erreur? Est-ce attenter à la dignité des Rois que de les placer dans un séjour inaccessible à la flatterie et ouvert de toutes parts à la vérité? Un pere est il captif au milieu de ses enfans? Où peut-il être mieux qu'au sein d'une famille qui l'adore et qui le défend contre ses ennemis? Est-ce à lui d'imiter ces despotes d'Asie, qui, toujours ensévelis dans les voluptés d'un sérail se reposent sur la cruauté d'un Visir, du soin de pressurer leurs esclaves, et ne se montrent jamais qu'à travers un voile *prismiforme*; ils doivent craindre qu'en se faisant voir de trop près, ils ne laissent appercevoir les défauts de l'idole, et ne l'exposent à être brisée. Mais le chef d'une Nation libre a-t-il besoin d'élever un mur de séparation entre lui et ses sujets? N'est-ce pas dans leur cœur que son empire est établi. Toute puissance qui subsiste par la crainte s'écroule tôt ou tard. Il n'est qu'un pas de la crainte à la haine, et de la haine à l'insurrection. Mais celle qui est fondée sur l'amour ne finit jamais.

Jusqu'ici nous avons vu le patriotisme sortir vainqueur de tous les assauts qu'on lui a livrés. La multitude des obstacles qu'on a rassemblés devant lui, n'a fait que donner un nouvel éclat à son triomphe. Ses ennemis semblent expirer sous leurs ruines. Mais défions-nous du calme appa-

rent qui nous environne. Que les périls du passé nous servent de préservatif contre les périls de l'avenir. L'orgueil n'est jamais vaincu tant qu'il reste la moindre trace de son existence. C'est le phénix qui renaît de ses cendres. L'aristocratie rassemblera ses débris épars, et tentera de nouveaux combats. Elle médite quelque nuit *Troyenne*, et aiguise secretement ses traits. Pouvons-nous méconnoître son ouvrage dans la désertion de ces membres de l'assemblée nationale, que la sainteté du serment n'a pas arrêtés? eh! de quel œil envisager l'insurrection concertée de presque tous nos parlements? De quel œil envisager ces corps intermédiaires, qui ne se sont jamais comportés dans la pratique comme dans la tête du président Montesquieu? Tant que les foudres de Rome furent lancées avec sagesse et mesure; les foudres de Rome furent respectées, mais dès qu'elles devinrent l'instrument de la vengeance et de toutes les passions, elles tomberent dans le mépris. Les parlemens en suivant cet exemple, ont dû s'attendre à subir le même sort. Et qui sont-ils, pour s'opposer aux décrets de la Nation? s'imaginent-ils être encore dans ces temps malheureux, où, sous le prétexte hypocrite de tenir l'équilibre entre le trône et le peuple, ils opprimoient l'un et l'autre? Leur regne usurpé est désormais fini. Cette insubordination n'est, il est vrai, que le dernier soupir d'une vieille autorité agonisante qui rentre dans

la poussiere. Mais les loix doivent-elles se taire sur ces délits nationnaux. L'impunité ne sembleroit-elle pas appeller la récidive ? Le glaive de la Justice vacilleroit-il encore devant la tête d'un coupable illustre ? Voudrions-nous consacrer les préjugés sous lesquels nous avons gémi si long-temps ? Dépouillons les grands de l'éclat mensonger dont notre ignorance les avoit revêtus. Respectons-les, s'ils ont des vertus ; mais n'oublions pas qu'ils furent les oppresseurs de nos peres, et qu'ils seroient peut-être les nôtres, s'ils pouvoient l'être encore. Eh ! qu'avons-nous à craindre de leur vain ressentiment ? Ne viendra-t-il pas échouer contre l'union des communes, contre cet écueil qui a déjà été tant de fois témoin de son naufrage. Rallions-nous donc sous l'étendart de cette union qui affermit les empires. C'est sous ses auspices que la Grece triompha des troupes formidables des Rois de Perse. Anathême à cette maxime du despotisme, que l'expérience a malheureusement trop confirmée, *divise, et tu régneras.* C'est la division qui vous perdit, infortunés Indiens ; c'est elle qui fut l'arme victorieuse que les Européens employerent contre vous en arrivant dans vos climats. Que l'unité soit donc désormais notre suprême loi. Que tous les cœurs soient animés du seul amour du bien public, et que tous les titres se confondent dans celui de François.

Gardons-nous bien d'être le jouet de ces petites rivalités et de ces honteuses jalousies, qui dénotent toujours une ame basse et corrompue. *L'homme qui pense*, a dit (1) un de nos peres de la patrie, *ne voit dans son chef que la loi qui commande*. La France, qui à tant de titres, marche l'égale de Lacédémone, auroit-elle encore à lui envier un Pédarete (2)? non sans doute. Tous ses enfans s'empresseront de défricher la route épineuse qui conduit au but où nous aspirons, à ce but que des esprits aveugles ou mal intentionnés, regardent comme le complément de nos maux. Seroit-il donc vrai qu'ily eût des êtres assez malheureusement nés pour ne pas sentir le prix de l'indépendance? Seroit-il vrai qu'il y eût des êtres assez injustes pour contester à la révolution présente ses avantages et son utilité? Je dirois aux uns : rampez, végétez dans les ténebres et dans l'ignominie; prosternez-vous sous la verge d'un maître qui vous méprise. Allez, courez au-devant des chaînes qui vous avilissent; préférez une honteuse servitude à la glorieuse condition d'homme libre; dégradez volontai-

---

[1] M. l'abbé Grégoire.

« (2) Pédarete, n'ayant pas eu l'honneur d'être » choisi pour un des trois cens qui avoient un certain » rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui » fort content & fort gai, disant *qu'il étoit ravi que* » *Sparte eut trouvé trois cens citoyens plus honnêtes gens* » *que lui.* » Hist. anc. t. 2. p. 527.

rement

rement votre sublime caractere. Vous n'êtes pas faits pour en soutenir la dignité ; vous n'êtes pas faits pour élever vos regards au-dessus de vos fers. Mais n'assimilez point votre existence à la nôtre ; la distance qui les sépare est immense. Le sang a coulé, mais qu'il coule encore, plutôt que de tomber jamais dans l'état de mort où vous êtes plongés. Qu'il coule encore plutôt que d'altérer la constitution, qui garantit nos droits et nos franchises. Je dirois aux autres : quel langage osez-vous nous tenir ? A quel signe connoîtrons-nous donc désormais la ligne qui différencie le bien d'avec le mal ? Confondez toutes les idées reçues, changez, dénaturez l'essence des choses, peignez-nous les objets dans un ordre renversé, donnez à la vérité l'empreinte de l'erreur, et à l'erreur l'empreinte de la vérité ; ce n'est qu'à ce prix que nous regretterons l'ancien régime que nous avons quitté ; ce n'est qu'à ce prix que nous regretterons le temps où les nobles, insultant du haut de leur orgueil à l'honnête roturier, laissoient à peine tomber un regard sur sa misere, et auroient cru s'avilir en lui tenant compte d'une vie qu'il prodiguoit pour eux ; jusques-là qu'il nous soit permis d'apprécier les bienfaits dont l'assemblée nationale nous comble tous les jours.

Jettons des fleurs sur cette déclaration des droits de l'homme, qui sera, tout-à-la-fois, et le frein de l'ambition, et l'égide

des loix constitutionnelles de l'état; c'est un miroir qui, en réfléchissant jusqu'à l'ombre dont se couvrent les rebelles, avertira les bons citoyens des entreprises méditées contre eux, et les sauvera des piéges qu'on pourroit leur tendre.

Jettons des fleurs sur l'égale répartition des impôts; elle est l'acquit d'une dette arriérée contre laquelle la justice réclamoit depuis long-tems; toutes les loix sociales n'étoient-elles pas blessées par cet impôt monstrueux, qui respectoit l'opulence des grands & dévoroit la substance des petits? Faut-il rappeller le cours des désordres dont il a été la source? (1) Faut-il peindre la veuve et l'orphelin dépouillés de leurs possessions et dévoués à toutes les horreurs de l'indigence? Faut-il peindre un malheureux pere, l'unique appui de sa famille, arraché des bras de ses enfans, & ignominieusement traîné dans un cachot, où le débiteur insolvable est confondu avec le scélérat qui va bientôt marcher au supplice? Et tous ces outrages, il falloit encore les souffrir en silence! les soupirs eussent été des blasphêmes, et les plaintes des attentats....

Jettons des fleurs sur le décret qui nous ouvre l'entrée de toutes les charges: le

---

(1) On voit tous les jours des gens dépouillés de leurs meubles & conduits en prison, pour n'avoir pu payer leur taille ou leur capitation.

mérite ne sera plus sans récompense ; et l'émulation sans aliment. Et dequel droit nous éloignoit-on de la carriere des honneurs ? Cette exclusion ne portoit-elle pas atteinte aux vues de la nature, qui, en jettant tous les hommes au même moule, les destine tous à la même fin ? Quel est le gentilhomme qui oseroit attribuer à son ordre un caractere privilégié et des talens supérieurs, (1) dont les nôtres ne pourroient balancer la concurrence ? Quel est le gentilhomme qui, placé à côté d'un membre des Communes, oseroit se flatter d'en être distingué sans le secours de ses titres ? la prééminence dont il se targue n'est donc que précaire et illusoire ; ce n'est donc qu'une usurpation qu'il faut proscrire, dès lors qu'elle tourne au préjudice de la société.

Jettons des fleurs sur la suppression de la vénalité des offices ; la corruption est portée à son comble, toutes les fois que l'or sert de véhicule à l'ignorance, & qu'il peut l'élever sur les fleurs de lys, ou jusques sur les marches du trône. Désespérons du salut de l'état, toutes les fois que le glaive de la justice est remis à des ma-

---

(1) Il eſt à remarquer que de tous les ouvrages Polémiques que la révolution a fait éclorre, il n'en eſt point ſorti de plume *noble* qui puiſſent mériter quelque conſidération, ſi l'on excepte toutefois les mémoires populaires du comte d'E..., qui depuis....

gistrats qui n'ont pour titres que leur naissance et leurs richesses. Quel citoyen ne doit pas trembler, en voyant sa fortune & son honneur confiés à des mains novices & inexpérimentées ? quel citoyen ne doit pas trembler, en approchant de ces tribunaux mercenaires, où le bon droit n'est souvent qu'un foible poids, lorsqu'il est mis dans la balance avec l'opulente iniquité ? Que de maux ont découlé de ces intolérables abus ! que d'innocents pleurent encore l'inexpérience des juges qui les ont condamnés ! c'est vous qui sécherez leurs larmes, vous à qui la nation confiera désormais le dépôt de ses loix : inaccessibles à toute prévention, vous ne verrez dans l'accusateur et l'accusé, que leurs crimes ou leurs vertus : le foible outragé vous invoquera avec joie, et il trouvera dans votre incorruptibilité un asyle assuré contre les persécutions du riche.

Applaudissons à la permanence du corps législatif ; sentinelle redoutable, il veillera sans cesse sur nos intérêts, en contenant le ministère dans ses bornes prescrites ; l'impunité n'enhardira plus les agens du pouvoir exécutif à précipiter la ruine de l'état par des systêmes destructeurs, ou par des prodigalités désordonnées : ils ne seront plus tentés d'employer contre la patrie les troupes destinées à la défendre ; nous ne verrons plus leur retraite marquée par des récompenses, lors qu'elle ne mérite que la

haine & le mépris ; leur tête répondra de leurs malversations, & la crainte fera au moins ce que l'honneur et la probité devroient toujours faire.

Nous ne gémirons plus sous ce régime féodal que la bizarrerie et la cruauté semblent avoir concurremment établi. (1) Comment caractériser ces loix, qui autorisoient les plaisirs d'un *seigneur* aux dépens de l'agriculture, et qui punissoient le plébéïen pour n'avoir pas respecté le gibier qui ravageoit sa moisson ? pouvoient-elles donc s'élever contre l'action de celui-ci, sans déployer toute leur sévérité contre l'action de celui-là ? Eh ! depuis quand la différencc des personnes influeroit-elle sur la nature des choses ? depuis quand seroit-il permis aux uns de nuire à leurs semblables, tandis qu'il seroit défendu aux autres de porter la moindre atteinte aux obstacles qui leur préjudicient? De pareilles institutions ne sont-elles pas une violation manifeste du droit des gens ?

Applaudissons encore à l'anéantissement de ces distinctions pénales, qui avilissoient les Communes ; il n'existera plus le préjugé barbare qui entachoit une foule d'in-

(1) Personne n'ignore les dégâts que les nobles commettent tous les jours à la poursuite d'un cerf ou d'un sanglier. Les Réglemens qui interdisent au vassal le droit de chasse & de port d'armes, sont écrits dans les fastes du despotisme féodal.

nocens de l'infamie d'un coupable, & qui frappoit les générations à naître d'une véritable mort civile ; comme si le fils devoit être responsable des délits de son pere ! comme si c'étoit le supplice & non pas le crime qui enfantoit la honte !

Réjouissons-nous sur-tout de n'être plus en butte aux lettres de cachet : qui pourroit calculer le nombre des victimes qu'elles ont faites ? Quel est celui qui auroit osé se promettre d'échapper à cette arme terrible? déplaisoit-on à un homme en place, on étoit aussi-tôt sacrifié à son ressentiment ; encouroit-on la haine d'un ministre, on disparoissoit clandestinement du sein de la société : avoit-on des héritiers avides & intrigans, on se trouvoit tout-à-coup enseveli dans ce gouffre (1) qui ne lâchoit jamais sa proie ; l'époux étoit enlevé à côté de son épouse, dans les bras même du sommeil, & toutes ces atrocités étoient l'ouvrage des lettres de cachet ! Et d'impudens écrivains n'ont pas rougi d'en hasarder l'apologie ! Il est donc vrai qu'il n'existe point d'opinion si absurde qui n'ait ses partisans ! Eh quoi ! la violence qui dispose arbitrairement de la personne & de la vie des citoyens sera une institution salutaire qu'il faudra conserver & préconiser ! Paradoxe révoltant, tu n'as pu être enfanté que par une imagination servile ou délirante !

(1) C'eſt encore la Baſtille.

Dans quelle classe devons-nous ranger encore la réforme de cette jurisprudence criminelle, qui aimoit à trouver un coupable dans un accusé? c'est elle qui conduisit sur l'échafaud les Silvin, les Langlade, les Montbailly, les Calas, & tant d'autres innocens dont le sang fume encore, & qui déposera éternellement contre la barbarie de nos anciennes loix. Martyrs, chers à l'humanité, consolez-vous; vos tourmens sont finis, et nos regrets ne le sont pas. L'ignominie ne s'attache point à la vertu; les chevalets que votre supplice illustra, sont devenus des monumens érigés à votre gloire; vos noms bénis passeront de bouche en bouche, & iront solliciter des larmes jusques chez nos derniers neveux; que vos mânes se réjouissent aujourd'hui dans leur tombeau; l'assemblée nationale leur offre en holocauste la destruction de cette procédure meurtriere dont vous fûtes les victimes, & c'étoit là sans doute la seule offrande qui pût les appaiser.

François, ornez de guirlandes de fleurs le buste de vos illustres représentans : ils n'ont point mis de bornes à leurs bienfaits; n'en mettez point à votre reconnoissance : ils vous ont acquis par le seul effort de leurs lumieres et de leur fermeté réunies, des biens qui avoient toujours coûté jusques ici des flots de larmes et sang; cependant on vous les dénonce comme des prévaricateurs, qui méprisant vos ordres, éle-

vent leur autorité sur les débris dont ils s'entourent, et osent porter des mains sacriléges jusques sur la personne sacrée de votre roi ! ce n'est pas assez de les déclarer responsables de l'espece d'anarchie qui a désolé ce royaume ; on vous offre encore un poignard, on vous découvre leur sein, et on vous enhardit à frapper ! Dans quel temps, je vous le demande, les avez-vous vu enfreindre leurs mandats et ne recevoir des loix que de leur seule volonté ? Rappellez-vous cette nuit mémorable où les priviléges particuliers à chaque province furent fondus dans un seul régime, pour ne plus faire de la France qu'une grande et même famille : souscrivirent-ils au sacrifice de vos immunités, sans avoir préalablement obtenu de nouveaux pouvoirs qui annullassent ceux que vous leur aviez antérieurement donnés ? On vous cite des décrets qu'ils ont rendus, quoiqu'ils n'eussent point d'ordres positifs *ad hoc* : mais ne les avez-vous pas sanctionés depuis, ces décrets ? ne tournent-ils pas à votre avantage ? Ne sont-ils pas marqués au coin de cette même sagesse qui a produit tous les autres ? Si vous les avez omis dans vos cahiers, c'est que vous ignoriez alors toute l'étendue de vos droits, ou que vous n'osiez les réclamer tous. Vos mandataires aspirent-ils à une autorité permanente, lorsqu'après une législature ils rentrent dans votre sein, et viennent se confondre dans la derniere classe des plébéïens ?

bëïens? Vous ont-ils jamais contesté la faculté de les rappeller et de les déposer? Pouvez-vous leur faire un crime d'avoir voté pour la contribution du quart de vos revenus? Cette contribution n'atteint point la portion malheureuse du peuple; et, étoit-il d'ailleurs un autre moyen de prévenir une banqueroute qui vous auroit à jamais avilis? S'ils ont ouvert des emprunts, n'étoit-ce pas pour couvrir des paiemens dont la suspension auroit entraîné les plus grands inconvéniens? Ont-ils attenté aux jours de votre souverain, en lui sauvant deux fois la vie? En ont-ils fait un roi de théâtre, en le plaçant parmi vous, pour lui conserver sa puissance et le soustraire à ses bourreaux? Interrogez-le vous-même, ce roi bienfaisant; il vous dira qu'il n'a connu le bonheur que depuis qu'il habite parmi ses sujets; il vous dira que la perte de quelques vaines prérogatives usurpées, dont l'abus empoisonnoit la jouissance, est bien rachetée par le tableau d'un empire florissant et régénéré. Les désordres qui vous environnent, et que l'aristocratie exagere, ne sont-ils pas inséparables de la réforme qui s'opere? Est-il possible de détruire tant d'abus, de déraciner tant de préjugés sans donner naissance à quelques troubles, à quelques nuages passagers; et ces troubles et ces nuages passagers, les auriez-vous éprouvés, s'ils n'avoient pas été excités par les manœuvres d'une ligue acharnée à votre ruine? C'est elle qui toujours bercée de l'espoir de réaliser

une contre-révolution, se flatte de vous anéantir par vous-mêmes ; c'est elle qui, dans ce moment, entasse piéges sur piéges et crimes sur crimes, pour raviver une conspiration, dont les débris ont failli vous écraser ; c'est elle qui tourne contre vos libérateurs et les avantages qu'ils vous procurent, et les maux qu'elle vous fait ; c'est elle qui ose leur reprocher l'évasion d'une partie de ses suppôts, comme si, en supposant l'accusation fondée, ils pouvoient être répréhensibles de vous avoir purgés d'une foule de pervers qui envenimoient l'air que vous respiriez ; c'est elle qui vous invite à dissoudre l'assemblée nationale, et à fouler aux pieds ses décrets ; c'est elle enfin qui vous conjure de substituer à vos augustes députés des hommes sans morale, sans pudeur, qui ne se verroient pas plutôt chargés de vos intérêts, qu'ils s'empresseroient de les sacrifier et de les trahir ; et ces perfides conseils vous sont adressés dans des libelles imprimés, dont la propagation rapide allarme toutes les ames honnêtes. Jusqu'à quand la presse gémira-t-elle des délations flétrissantes sur le patriotisme et sur la vertu ? jusqu'à quand servira-t-elle de véhicule à l'erreur, et d'arsénal à la méchanceté ? Si la satyre peut ainsi varier et multiplier ses traits ; si elle peut leur donner impunément de l'éclat et de l'authenticité, quelle digue lui opposera-t-on désormais ? elle franchira toutes les bornes, et étendra par-tout ses ravages ? Les réputations

les plus solidement établies tomberont devant elle. Rien ne sera respecté ; elle arrêtera le juste au milieu de ses belles actions, et l'effraiera jusques dans ses foyers. Les loix ne s'armeront-elles donc point contre ces abus révoltans ? ne foudroyeront-elles point ces productions calomnieuses qui nous parviennent sous des dénominations imposantes, sous le titre de *flambeau du peuple*. Est-il possible d'abuser plus étrangement des termes ? Fatal flambeau, vas porter ailleurs tes rayons homicides : ils ne luiroient à nos yeux que pour les aveugler, que pour nous précipiter dans l'abyme ; semblables à la foudre, ils frappent de mort tous ceux qu'ils peuvent atteindre. O, mes chers concitoyens ! soyez en garde contre les surprises qu'on voudroit vous faire. Le temps presse ; unissez vos forces; sauvez la république ou mourez avec elle. Sachez que si l'assemblée nationale est une fois dissoute, votre naufrage est inévitable. Toutes vos brillantes espérances n'auront été qu'un beau rêve, et vous ne vous serez élevés si haut que pour mieux retomber. Si vous annihilez ses décrets, vous détruisez en même tems les titres de votre affranchissement et de votre grandeur. Rappeller les dépositaires de votre autorité, c'est vous priver volontairement de vos plus zelés défenseurs ; c'est transférer hors de l'enceinte de vos murs, le sacré *Palladium*, à la présence duquel leur conservation est infailliblement attachée ; et ce seroit donc là la ré-

compense que vous réserveriez à ceux qui vous ont rétablis dans tous vos droits? ce seroit donc là le traitement que vous accorderiez aux dignes correcteurs de cette puissance *robinocrate*, qui vous a si long-tems opprimés et qui, furieuse des funérailles qu'on lui prépare, veut du moins s'écrouler avec fracas, et se débattre encore dans les transes de la mort. Ah! loin de leur ôter vos pouvoirs, felicitez-vous plutôt de les avoir remis entre leurs mains. Croyez que s'il existoit dans le sein de l'assemblée nationale, des membres qui dussent en être exclus, ce ne seroit pas ceux qu'on vous dénonce. Qu'il ne soit pas dit que vous ayez servi vos ennemis contre vos protecteurs. Que la postérité n'aie point à vous reprocher d'avoir manqué l'occasion de briser vos fers et les siens. Jouissez du double avantage d'être les artisans de vos hautes destinées, et de les mériter.

Assemblée nationale, Aréopage auguste, que Cinéas eût pris pour une assemblée de rois, je te salue; c'est toi qui as tiré l'homme de l'état d'asservissement où il étoit plongé; c'est toi qui lui as rendu ses privileges & sa dignité; c'est toi qui as vengé la nature des outrages dont on l'avoit accablée; c'est toi qui as proscrit ces distinctions d'ordres qui enchaînoient la multitude sous la volonté de deux petites corporations. C'est toi qui as détourné les tempêtes qui menaçoient d'effacer la trace de nos pas. C'est toi qui as balayé cet essaim de vampires qui s'engraissoient

de notre substance. C'est toi qui ranimeras notre commerce en le délivrant des entraves que des traités désavantageux lui ont imposées. C'est toi qui ouvriras une nouvelle carriere à tous ceux que le sort a placés sous le coup des réformes que tu as établies. Tu as parlé, et l'ordre a reparu. Que le temps imprime ses ravages sur le marbre et l'airain qui auront consacrés tes séances. Ces monuments terrestres sont soumis à sa puissance. Mais le souvenir de tes décrets, gravé dans nos cœurs en caracteres indestructibles, traversera les siecles et effraiera les despotes jusques dans les derniers âges, s'il en existe encore. Tant que le patriotisme aura des autels sur la terre, on chérira la mémoire d'un Mirabeau, d'un Péthion, d'un Volney, d'un Glezen, d'un Grégoire, d'un Barnave, d'un abbé Sieyes, d'un Duport, d'un Lanjuinais, d'un Fréteau, et de tous nos autres peres de la patrie, qui n'ont pas craint d'exposer leur tête pour soutenir nos droits. Législateurs illustres, achevez votre ouvrage; amenez au port le vaisseau que vous avez gouverné avec tant d'art, et qui a triomphé jusqu'ici des vents et des flots conjurés : mille ennemis secrets et déclarés s'empressent d'ébranler l'édifice que vous élevez; mais le bras qui les a tant de fois vaincus saura bien les dissipper encore. Que d'impudens libellistes s'efforcent de flétrir votre réputation, en vous prêtant leur noirceur et leur caractere : ce sont des Pigmées qui voudroient lutter contre

Hercule : la honte dont ils cherchent à vous couvrir réjaillit sur leur front : pour les anéantir il suffit de les mépriser ; votre courage se laisseroit-il abattre par ces œuvres de ténébres (1), que l'opinion publique a déjà condamnés, et dont chaque page est une injure à la décence, chaque ligne une insulte à la vérité ? Pourriez-vous être affectés de ces sarcasmes incendiaires où l'on préconise un Broglie, un Barentin, un Lambesc, et tous les détracteurs du parti populaire ? Il est beau de contraster avec ces êtres abjects ; il est beau de mériter les reproches de la méchanceté, en faisant le bien. Descendez dans votre conscience, et elle vous vengera de toute cette valetaille d'aristocrates qui vous estime en dépit d'elle-même. O toi, que la Bretagne compte avec orgueil parmi ses enfans ! toi, qui embellis notre existence, toi, que la calomnie poursuit, et que l'impartialité admire ; éloquent le

(1) Voyez, *ouvrez les yeux, & l'adresse aux provinces* ; c'est un ramas d'invectives, où l'effronterie de l'imposture le dispute à la grossiereté de l'expression. L'auteur de ces diatribes ordurieres n'a pu trouver que dans son cœur les sentimens qu'il attribue à nos plus intègres représentans. Les épithetes d'ignorans, de factieux et de traîtres y sont prodiguées aux Noailles, aux Crillons, aux Clermont-Tonnerre, aux le Chapelier, etc. Qu'on juge par ces portraits de la délicatesse du pinceau qui a dessiné tous les autres..... *& crimine ab uno..... disce omnes*, ce seroit s'avilir, que de répondre sérieusement à de pareilles assertions ; les exposer, c'est les réfuter.

Chapelier ; je te salue ; fidele interprete des sentimens de ta province, tu as donné un nouveau lustre au nom Breton, en le rendant cher à tous les François. Quelle sera notre joie, lorsque, libre enfin des sublimes travaux qui nous privent de ta présence, tu viendras avec tes dignes collegues, recevoir parmi nous la couronne civique qui t'est décernée ; tu nous verras courir audevant de toi et semer des fleurs sur tes pas. Tu verras les malheureux sourire à ta vue et t'appeller leur bienfaiteur et leur pere. Qui plus que toi les a mérités, ces titres respectables ? qui plus que toi a concouru au grand œuvre de notre régénération ? ô régénération si long-tems desirée, je te salue : c'est de ton époque que nous daterons désormais l'origine de notre existence. Image vivante du fleuve Lethé, tu nous fais boire à longs trais l'oubli de nos maux ; les miracles s'empressent de naître à ta voix, (1) le luxe se sanctifie et tourne au profit de l'Etat : l'héroïsme de nos ancêtres succede ennous au frivolisme et à la légereté : les femmes elles-mêmes déposent la timidité naturelle à leur sexe et ressuscitent la valeur des amazones. Quelle seroit ta surprise, immortel auteur du contrat social, si tout-à-coup rappellé à la vie, tu reparoissois aujourd'hui parmi nous ? tu croirois être étranger au milieu

(1) Allusion à tous les joyaux et bijoux qui ont été versés dans la caisse nationale.

de ta patrie adoptive ; tu la chercherois dans elle-même, et tu ne la trouverois plus ; si ton ame est encore sensible au bonheur des mortels, contemple ton ouvrage du sein du mausolée qui renferme ta cendre : vois la France pleine de ton esprit et de tes leçons s'affranchir de ses chaînes ; vois-là recouvrer son ancienne splendeur et reprendre le rang distingué qu'elle tenoit jadis parmi les puissances de l'Europe, non pour en devenir encore la terreur, mais pour en être la médiatrice et le modele. Fiere de posséder (1) l'émule et l'ami de Wasingthon, elle braveroit les enfers sous ce nouveau Brutus.

Mais par quel bruit suis-je tout-à-coup éveillé ? Quel spectre hideux se présente à ma vue ? Le ciel s'obscurcit, le tonnerre gronde, et les jours de notre jeune héros sont menacés. César se releve-t-il de sa tombe pour lui percer le sein ; Antoine excite-t-il contre lui la révolte et la trahison ? L'enlévement du monarque est encore projetté ; de nouveaux périls se préparent ; un nom respectable, (2) le premier citoyen du royaume est confondu par la calomnie avec les agens obscurs d'une cabale sacrilege : le généreux la Fayette

(1) M. le Marquis de la Fayette.

(2) On vient encore de découvrir une nouvelle conspiration, dirigée à quelque chose près, sur le même plan que les précédentes. Les conjurés devoient conduire le roi à Metz, et se défaire d'une maniere tragique de MM. de la Fayette, Necker et Bailly ;

est

est la premiere victime qui doive tomber sous leurs coups : son corps, après avoir été couvert d'outrages et de plaies, est encore destiné à retracer l'image du malheureux Hector, attaché à un char et traîné sur la poussiere autour des murs d'*Ilium*. Je me trouble, je recule à cet aspect. Braves militaires de Paris, souffrirez-vous que votre général soit lâchement assassiné au milieu de vous? Rangez-vous autour de sa personne ; servez-lui de bouclier, et conservez-nous ce trésor précieux; fuyez sur-tout, fuyez ces odieux suborneurs qui voudroient vous séduire : que l'effigie sacrée de la patrie soit toujours devant vos yeux : épargnez des crimes à la terre et des larmes à la vertu ; mais le nuage se dissipe, et le calme est déjà revenu.

Et que prétendent-ils donc faire, nos

---

ils espéroient de corrompre la milice nationale de Paris, et la fidélité de plusieurs soldats avoit déjà été mise à l'épreuve. La méchanceté n'a pas craint d'associer MONSIEUR aux conspirateurs, c'est-à-dire l'or pur à l'alliage le plus grossier ; mais elle n'a servi qu'à démontrer de plus en plus les sentimens patriotiques dont cet auguste prince est animé : sa justification a dissipé jusqu'à l'ombre du soupçon : le crime est si bas, si dégoûtant par lui-même ; il a une telle conviction de sa bassesse, qu'il ne se montre presque jamais que derriere un grand nom ; c'est en s'attachant à un personnage illustre ; c'est à l'aide de cet ornement étranger qu'il croit perdre de sa difformité.

infatigables ennemis? lasser, rebuter notre patience à force d'épreuves et de combats? qu'ils sachent que nous sommes désormais engagés trop avant pour songer à retrograder ; qu'ils sachent qu'en immolant le Van-der-noot françois, ils n'auroient pas enseveli sous la même pierre ses cendres, nos sentimens et sa gloire : ses cendres ! elles auroient fait naître des vengeurs : nos sentimens ! le malheur n'est qu'un stimulant de plus pour le peuple qui défend ses droits et ses foyers. C'est lorsque Porsenna vainqueur est aux pieds du Capitole, que Rome produit un Mucius - Scevola : sa gloire ! elle est indépendante de leur opinion et de leur fureur. Le bûcher n'a pas flétri les Gracchus aux yeux de la postérité. Socrate n'a pas été déshonoré pour avoir été condamné par un tribunal qui lui devoit des statues.

Tremblez, usurpateurs, tremblez; votre trône chancele et s'écroule; vos foudres impuissans vont se pulvériser dans vos mains. Le regne des mœurs s'éleve sur des bases inébranlables. La commotion passe à travers les digues que vous lui opposez, et se fait sentir par-tout. L'arbre de la liberté étend ses branches et couvrira bientôt de son ombre l'univers entier. Resteriez-vous tranquilles spectateurs de la crise qui agite le globe, généreux Bataves, qui avez succombé sous l'influence Sthathoudérienne ? n'oseriez-vous vous exposer à de nouveaux combats? ne reprochez point à ma patrie, de vous avoir abandonnés,

au mépris de ses traités ; ensevelie sous l'autorité ministerielle, existoit-elle alors ? soulevez-vous encore, l'occasion est propice; l'assemblée nationale vous tendra une main sécourable, et réparera la honte dont le cabinet de Versailles s'est couvert en vous sacrifiant à vos ennemis. Imitez Liége qui a déjà sécoué le joug, et qui ne connoit plus d'autre empire que celui des loix. L'Espagne et l'Italie vont suivre cet exemple ; les provinces Belgiques marchent à grands pas vers l'indépendance ; quelle ame honnête oseroit refuser des larmes au déplorable sort de ces contrées ? c'est là, que la guerre civile déploie sa fureur, et exerce des ravages tels que Rome n'en éprouva jamais sous Marius et Sylla. Mais qui peut résister au patriotisme irrité ? c'est un torrent qui entraîne tout ce qui se trouve sur son passage. Que l'antiquité ne nous vante plus le dévouement des Fabius, et les Athéniens vainqueurs à Marathon ; qu'elle ne vous vante plus les 300 Spartiates qui arrêterent l'armée des Perses, dans les défilés des Termopiles. Ces actions héroïques auront toujours des droits à notre admiration ; mais elles n'effaceront point la gloire de cette poignée de Brabançons qui, sans discipline et sans autre secours que le courage uni à un saint enthousiasme, dispersent et taillent en piece les soldats nombreux et aguerris du féroce d'Alton, ce digne exécuteur des volontés de son maître. Tyran du Danube, tandis que tu immoles à ton ambition des milliers d'Ottomans, l'incen-

die s'allume dans tes états ; quel parti prendras-tu pour l'éteindre ; ton orgueil s'humiliera-t-il jusqu'à proposer la paix ? la paix ! elle seroit sur tes levres, et le fiel de la haine dans ton cœur. Emploieras-tu les menaces et la mort ! eh n'as-tu pas éprouvé déjà l'impuissance de ces ressources ; la mort est-elle capable d'effrayer des sujets malheureux, qui la préférent à ta domination ? que tes soldats ou plutôt tes brigands, renouvellent encore des scènes dignes de Phalaris où du barbare Attila. Que sans égard pour l'inviolabilité des asyles, (1) ils égorgent la vieillesse et l'enfance jusqu'aux pieds du sanctuaire de la divinité. Toutes ces violences ne feront que rendre ton nom plus odieux encore. Le sang versé par tes ordres sous les murs de Gand, crie, et n'est pas appaisé. La vengeance s'apprête, et (2) le ciel dont tu oses implorer l'appui, rejette tes prieres, et marque tes projets au sceau de sa réprobation.

---

(1) Tous les papiers publics font mention de meurtres & de viols commis par les troupes impériales, dans les églises & dans les monasteres. On ne sauroit se faire une idée de toutes les horreurs dont les pays bas Autrichiens ont été le theâtre.

(2) On sait que Joseph II a ordonné des prieres dans toute l'étendue de son royaume, pour attirer sur ses armes les bénédictions du ciel.

Si genus humanum et mortalia temnitis arma
At sperate Deos memores fandi atque nefandi.

Représentans de ma patrie, j'ai rendu hommage à votre civisme, avec la même impartialité que j'aurois blâmé vos défauts, si vous en aviez eus. J'ai été arrêté tour-à-tour par la joie et l'indignation, dans la carriere que je viens de parcourir; j'ai lancé le mépris et l'imprécation sur le front de vos détracteurs; j'ai éprouvé des transports extatiques en traçant le tableau de vos opérations. Plus d'une fois j'ai surpris mes yeux arrosant de pleurs le papier sur lequel ma plume confioit les sentimens de mon cœur. Plus d'une fois je me suis dit en voyant vos décrets, n'est-ce donc là que l'ouvrage de la sagesse humaine? jamais les législateurs de l'Inde, de la Grece et de Rome, jamais Confucius, Licurgue et Numa, n'approcherent si près de la perfection. Mais il manque encore une fleur à votre couronne, hâtez-vous de la cueillir. L'Africain, du fond de ses déserts brûlants, leve vers vous ses mains suppliantes; seroit-il donc seul exclu de la terre de promission? comme homme, il a des titres à votre justice, comme malheureux, il en a à votre commisération. Image de la providence divine, votre bienfaisance doit embrasser tous les climats. Que vos noms soient bénis dans l'un et dans l'autre hémisphere; consolez ces infortunés Africains; « cruels Européens, » s'écrient-ils, vous voulez être libres » et vous nous enchaînez; vous traversez » les mers pour nous arracher des lieux qui

» nous ont vu naître; vous nous traînez dans » ces affreuses habitations où un agent su- » balterne repait inhumainement ses yeux du » spectacle de nos sueurs et de notre déses- » poir N'avez-vous donc découvert les côtes » de l'Amérique que pour en faire le théâtre » continuel de votre barbarie ? notre cou- » leur vous acquere-t-elle des droits sur » nos personnes ? croyez-vous être absous » en rejettant tout l'odieux de notre escla- » vage, sur les monstres qui nous livrent » à votre avarice ? lequel est le plus cou- » pable de celui qui recele, ou du brigand » à main armée ! n'est-ce pas vous qui êtes » les receleurs ? n'est-ce pas vous qui par » vos perfides présens, corrompez le des- » pote de Madagascar ou d'Angola ? si vous » cessiez d'acheter leurs victimes, ne ces- » seroient-ils pas d'en faire ? eh quand » même ils continueroient de nous oppri- » mer, avez-vous le droit de nous sous- » traire à leur joug en nous asservissant » au vôtre ? depuis quand, pour délivrer » quelqu'un de ses bourreaux, faut-il com- » mencer par lui enlever tous ses biens » ? Ces reproches ne sont pas sans fondements, mais ils ne produiront jamais que des effets stériles et impuissants. Si les amis de l'espece noire ont échoué en Angleterre, doivent-ils espérer de réussir en France. Le mal est trop invétéré pour être radicalement guéri. Mais si la plaie est incurable elle admet au moins des palliatifs. Ah! ne les refusons pas aux negres qui nous sont

soumis ; que l'humanité fasse de leurs prisons, un asyle honnête et supportable. Qu'elle allégisse leurs fers, en proportionnant leurs travaux à leurs forces. Que la loi les protege contre la dureté d'un maître exigeant, et qu'elle seule prononce sur leurs délits. Que ce soit plutôt en qualité d'hommes que d'esclaves, qu'ils cultivent nos colonies.

C'est alors qu'ils ne verront plus en nous que des amis et des freres. C'est alors qu'ils pardonneront aux rigeurs du sort, en faveur des bienfaits que nous leur prodiguerons. Puissions-nous être témoins de ces heureux changemens, et nous n'aurons plus rien à désirer. Vous quitterez alors la vie sans regrets, respectables vieillards, qui dormirez bientôt à côté de vos peres ; dites leur, que vos derniers regards ont vu luire l'aurore de la régénération du monde, et que le dix-neuvieme siecle va s'ouvrir sous les auspices de la liberté.

FIN.